



HAL
open science

Voyager dans le monde contemporain : l'impossible rencontre de l'autre et de soi ?

Thibault Vian

► **To cite this version:**

Thibault Vian. Voyager dans le monde contemporain : l'impossible rencontre de l'autre et de soi ?. Colloque international "Voyage et formation de soi", Hervé Breton; Loïc Brémaud, Jun 2017, Rennes, France. hal-02488758

HAL Id: hal-02488758

<https://univ-paris8.hal.science/hal-02488758>

Submitted on 23 Feb 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

VOYAGER DANS LE MONDE CONTEMPORAIN : L'IMPOSSIBLE RENCONTRE DE L'AUTRE ET DE SOI ?

THIBAUT VIAN

Résumé :

Cette communication se propose d'interroger, de manière critique, la possibilité par le voyage, en coordonnées contemporaines, de rencontrer ce qui nous est irréductiblement autre et de se rencontrer soi-même, à travers cette altérité. Ce qui fait défaut en effet, et qu'il faut précisément montrer, ce sont moins les occasions de partir loin que de se confronter, dans un monde contemporain globalisé, à une alternative véritable : ce que Segalen appelle les étrangetés ou les exorbitations, de nature à nous surprendre encore.

Questionner ce que signifie : voyager aujourd'hui, c'est montrer les tensions qui existent entre les conditions actuelles du voyage, avec l'avènement du tourisme de masse, et le voyage d'aventure en grande itinérance comme celui d'Alberto Granado et d'Ernesto Che Guevara, cette quête d'un monde résolument autre qui en même temps relève une subjectivité en mouvement, en contraste avec l'inaccessible rencontre contemporaine.

Si l'on ne se quitte jamais vraiment, le voyageur authentique peut toutefois se lancer, non à l'affût des rencontres, vers la découverte des autres que l'on appréhende toujours à partir de soi, mais dans la création d'une altérité possible par laquelle s'exprime un art de voyager : créer une œuvre qui propose sinon une alternative, du moins une ouverture du monde contemporain vers des formes et des forces nouvelles. Car voyager n'est pas seulement parcourir le monde mais bien produire le monde, de sorte que la dynamique du voyage en rende possible la transformation progressive mais radicale. Explorant ainsi, par la figure contemporaine d'Ernesto Che Guevara (cf. *Voyage à motocyclette*), ces rencontres singulières qui au cours d'un voyage sont productrices de révolte et par-là changent le monde.

Mots clés : rencontre, altérité, monde contemporain, création, révolte

TEXTE DE LA COMMUNICATION

Métissage du désir

De retour d'une grande traversée de quatre ans, en grande itinérance, du Mexique à l'Argentine, cette conférence exprime la pensée d'une expérience dont la rencontre de l'autre et de soi constitue la clef de voûte. Lors de mon arrivée sur les terres indigènes du *K'iche'* au Guatemala, le pays du printemps éternel, la famille de José Cruz Reynoso m'accueille en somptueux repas traditionnels : *tortillas* de maïs et *frijol* noir, *tamales* de *chipilin* et *platanos* au dessert. Lucia son épouse, porte à l'instar des deux filles, le *huipil* et le *corte* dont les couleurs et les symboles marquent l'appartenance à une communauté. Les femmes de Nebaj par exemple, au nord du *K'iche'*, se distinguent par un *corte* rouge et un *huipil* noir, jaune et blanc, en référence aux couleurs du maïs, nourriture sacrée dont tout homme ontologiquement procède¹.

La rencontre qui s'initie et se prolonge, trois années durant, est d'abord celle d'un métissage du désir : ce désir chez mes amis, de cultiver les raffinements et les spécificités de leurs racines, la langue maya quiché autant que l'histoire de son peuple, se double de ce qu'Alain Badiou appelle le désir d'Occident, lequel ouvre à un espace fantasmatique, un voyage imaginaire. Celui-ci s'origine dans l'idéalisation d'un style de vie que diffusent une télévision conquérante, le génie technologique et la fascination pour un art vestimentaire contemporain, mais également le voyageur *mochilero* que je suis, sous l'auréole rayonnante de l'aventurier européen qui symbolise, aux yeux de l'autre, l'horizon d'un ailleurs aussi désirable qu'indéfini.

Le métissage du désir prend corps dans notre rencontre même, et celle-ci renvoie, j'insiste sur cet aspect, au clivage d'une double subjectivité en conflit : la fierté certes, d'une origine indigène dont mes amis hospitaliers sont les héritiers culturels, mais une honte

¹ Cf. Asturias, Miguel Angel. 1967. *Hombre de maíz*, Albin Michel. Voir également le mythe des origines des mayas Quiché dans le *Popol Vuh* : l'homme ontologiquement vient du maïs, il s'agit de la nourriture de base, couleur du soleil, pour se nourrir et persévérer dans l'être.

également de cette origine même, dont l'actuelle génération aspire, dans la dynamique d'un dépassement progressif plus que d'une révolte radicale, à s'émanciper saine tenante. Il existe une expression guatémaltèque qui qualifie cette dissimulation intimidée, chez les filles tout particulièrement : il s'agit du mot « *chiviada* », lequel désigne la posture corporelle voilée, subreptice, des indigènes au contact des *ladinos* et des voyageurs aux semelles de vent qui randonnent le monde.

Subjectivation déchirée

Les jeunes de la famille sortent toujours avec moi habillés de vêtements occidentaux, chemises et jeans, exaltés des musiques de Justin Bieber et de One Peace dont les deux adolescentes chantonnet, déambulantes dans les ruelles de Santa Cruz, les paroles dans un anglais approximatif. Mais l'usage fréquent et régulier du « nous » familial, plus globalement communautaire, celui même qui rassemble et qui rassure, dans l'espace clos du foyer, contraste avec l'ouverture occidentale et le processus de déterritorialisation qui s'y déploie ; il existe cette fascination respectueuse pour l'*abuelo* et pour la *abuela* qui partagent le logis ; la référence aussi, dans la prise de décision des adolescents, « *a lo que dice mi mama o mi papa* », la parole régulatrice du père et de la mère.

Il n'y a pas seulement rencontre d'une subjectivation déchirée, laquelle oscille entre fascination et méfiance à l'égard du réel occidental, mais aussi rencontre d'un fantasme qui investit autant le voyageur – modèle et rival – que l'autochtone. En Amérique latine, cette déchirure prend une forme géographique déterminée : au Mexique par exemple, la ville coloniale de San Cristobal de las Casas, dans le Chiapas, vit au rythme des petits cafés en terrasse, de la consommation cadencée selon l'offre et la demande, mais à quatre heures de la grande ville résident, dans la forêt dense de *Lacandona*, *desierto de la soledad*, les indiens *Lacandons*. Voici le récit de cette rencontre inaccessible.

Je me souviens : randonnant un après-midi d'automne sur les chemins qui traversent des montagnes sacrées, à dix-mille pieds des ruines de *Tonina*, les indigènes à cheval, zapatistes, m'ont poliment interpellé, avec surprise, m'indiquant dans un espagnol balbutiant l'interdiction de pénétrer dans leur *ici* ; d'abord parce que je risquais de m'y perdre, et surtout par souci de ne pas interférer avec la tranquillité et la relation qu'ils nourrissent depuis toujours, avec la nature vivante. Ils me raccompagnèrent sans animosité ni curiosité particulières aux portes de la civilisation, indépendamment de laquelle ils cultivent leur existence souveraine. Je fus selon

leur témoignage, le premier étranger à avoir randonné ces lieux. Une expérience similaire s'est déroulée au Guatemala, dans les montagnes qui environnent *San José Pinula*, non loin du Lycée Français Jules Verne : ce fut la rencontre impossible avec les gens d'une communauté dont je n'ai entrevu que les contours, au terme d'une randonnée intensive, vivant alors la mise à l'écart, sans haine particulière mais avec une indifférence affirmée, de ce qui vient briser l'équilibre d'une vie paisible, insensible aux dynamiques de la globalisation mondiale à laquelle le voyageur participe chemin faisant.

La rencontre hostile

L'Amazonie péruvienne se distingue par un clivage plus prononcé encore, entre d'une part, les indigènes qui vivent au bord des rives du *río Urubamba* et du *río Amazonas*, comme la communauté native de Camisea, et d'autre part les *no-contactados* isolés du monde qui vivent dans les forêts reculées. Les premiers accueillent les voyageurs avec bienveillance, timidité certes, mais non sans amitié curieuse : ils reçoivent les marchandises par les bateaux à moteur en provenance des villes, notamment *Ivohote*, une fois par jour (boissons gazeuses, riz pâtes et farines, bières et papiers hygiéniques) ; ils s'habillent comme les citadins ; les maisons de bois s'illuminent des écrans *samsung* et des réseaux sociaux, et si la langue communautaire est utilisée pour les relations amicales et familiales, ce qui lui confère une valeur affective, la langue espagnole reste d'utilisation plus commerciale. De l'aveu des deux jeunes femmes qui m'ont offert leur amitié, Rubith et Luz Rios Vicente, les pratiques traditionnelles, telle que la cérémonie de l'Ayahuasca, ne font pas seulement l'objet d'une perte ou d'une décadence, mais d'une honte – *verguenza* – d'un héritage que l'on conserve en mémoire et qui attise la curiosité des touristes, mais qui ne saurait constituer désormais, un horizon d'avenir.

C'est un processus d'occidentalisation qui se dévoile dans une manière de vivre, de s'alimenter, de boire, c'est-à-dire de croire et de se représenter le réel et soi-même dans son rapport au monde. L'homogénéisation civilisationnelle, pour reprendre l'expression d'Edgar Morin, constitue non un état susceptible d'une description définitive mais la dynamique du réel dominant, laquelle convertit l'altérité lointaine aux codes religieux, langagiers, relationnels qui définissent les sociétés occidentales. Toute rencontre effective, par essence conquérante, est une mise à mort latente de cela même qui résiste à l'occidentalisation du monde. L'ouverture, d'abord de l'ordre du désir fantasmé et de l'attrait des corps signifiants, est moins partage que contagion. Elle abolit les distances ; elle révèle la convergence des désirs : toute rencontre s'établit à l'encontre d'une altérité qui s'y consume et subjectivement, s'y dissout.

Cas contraire : les *no-contactados* ; ces indigènes qui vivent dans le cœur de la forêt amazonienne, sont hostiles à cela même qui s'entremêle et s'immisce dans leur territoire. La rencontre est physiquement improbable : aucune prise juridique, ni connaissances scientifiques ne sont actuellement possibles. Luz Rios Vicente m'a raconté le meurtre de son père, chef de la communauté de Camisea par une flèche, décochée par l'arc long d'un homme nu dans une région inexplorée, à une heure d'où nous étions. Rencontre doublement impossible de l'autre : soit il y a hostilité ou indifférence de l'autochtone qui, par crainte ou méfiance ou absence de désir, refuse toute immixtion ; soit il y a hospitalité et accueil, expression d'un attrait pour le style de vie occidental dont le voyageur se fait corps, et il n'y a rencontre que de cette part d'altération qui tend vers un moi idéalisé : dans la rencontre entre le voyageur et l'autochtone l'Autre se fond dans le Même.

Le voyage ne consiste-t-il qu'à retrouver cela même que l'on a quitté, à (trans)porter vers le hasard des rencontres un regard socialement surdéterminé, qui se reterritorialise sur un souvenir, un fétiche, ou un rêve ; peut-il être l'opérateur d'un dérèglement, qui soit transfiguration et reconfiguration du monde, tel le premier voyage de jeunesse d'Ernesto Che Guevara, qui est la rencontre du genre humain dans son dénuement et son exploitation quotidienne, laquelle rencontre aboutit à la création d'une altérité, « *el hombre nuevo* », luttant au rythme d'une nouvelle allure de la vie ?

La première itinérance d'Ernesto Guevara à travers l'Amérique Majuscule

« L'inexcusable vie de bohème », pour reprendre le regard que porte Ernesto Guevara sur sa propre existence, s'initie comme une quête de l'alternative, à l'affût « des nouveaux horizons que nous cherchions, libres des pièges de la « civilisation » »². Par cette aventure initiatique se dessine un triple voyage : le voyage imaginaire sous un premier rapport, est la projection d'une subjectivité hors d'un territoire, universitaire et plus généralement argentin. Car si c'est d'abord l'imagination qui fait voyager, c'est elle aussi qui excite le désir de voyager : « portés par notre rêverie, nous sommes arrivés dans de lointains pays, nous avons navigué sur des mers tropicales et visité toute l'Asie ». Or l'imagination errante porte moins sur des espaces réels que le voyageur voudrait découvrir que sur des lieux de nulle part, utopies parées de mille perfections et sur lesquelles Ernesto projette une forme d'idéal du moi. Imaginer son voyage en effet, c'est créer une itinérance dont il est précisément le héros, c'est produire la

² Guevara, Ernesto. (2003). *Voyage à motocyclette*, Mille et une nuits, p. 24.

transfiguration d'un désir : « nous respirions plus librement un air léger qui venait de là-bas, de l'aventure. Des pays lointains, des faits héroïques, de jolies femmes défilaient dans notre imagination débordante. » (*Ibid.*, p. 22). La rencontre est de l'ordre du fantasme ; le voyage imaginaire consiste en l'enfantement d'un monde dans lequel le voyageur investit tout ce qu'il est, désir de voyage et désir en voyage, errance d'une imagination procréatrice, en chemin et dont le sujet en acte constitue le point de fuite. Mais l'imagination ne précède pas seulement le voyage en tant que tel, elle le double d'une aventure parallèle en s'inspirant de la grâce des rencontres et des lieux, en particulier l'île de Pâques au Chili, laquelle captive la rêverie des voyageurs argentins : « l'imagination suspend son vol et se met à tourner autour d'elle ».

Elle reprend son envol, au final, lors de la mise en récit du *Voyage à motocyclette*. Le périple se poursuit dans et par l'écriture : la narrativisation d'un art de voyager, accentue les moments d'une aventure pour les revivre en récit et en émotion, l'œuvre est empreinte d'une coloration affective, elle suppose des réécritures, l'élection des épisodes marquants, c'est le voyage d'après le voyage. « Ce qui suit n'est pas le récit d'exploit fabuleux... c'est un fragment de nos vies parallèles, au temps où nous parcourions ensemble un même bout de chemin, dans une communauté d'aspirations et de rêves. En neuf mois, bien des choses peuvent venir à l'esprit d'un homme, de la spéculation philosophique la plus élevée à l'envie terre à terre d'une assiette de soupe » (*Ibid.*, page 11). Si le voyage raconté n'est pas le calque du voyage vécu, c'est toujours l'imagination qui en permet la mise en œuvre : le voyageur-créateur à cet égard, n'aspire pas à vivre des expériences seulement comme des instants privilégiés, intenses et fugaces, qui prennent leur envol au crépuscule telle la chouette de Minerve, il les incorpore pour les inscrire dans la durée d'un périple, en tissant entre elles un lien significatif : l'unité du récit ne vise pas uniquement à fixer des vertiges, elle engage une aventure nouvelle par le bouillonnement littéraire des êtres et des destins.

Subjectivité métamorphique, le voyageur n'est plus le même : « le personnage qui a écrit ces notes est mort en foulant à nouveau le sol argentin, celui qui les met en ordre et les polit, ce « moi » n'est pas lui. Du moins il ne s'agit pas du même « moi » intérieur. Cette errance sans but à travers notre « Amérique Majuscule » m'a changé davantage que je ne le croyais ». Le triple voyage : imaginaire, littéraire et vécu opère, davantage qu'une rencontre de l'autre et de soi, une création subjective qui consiste à faire œuvre de soi-même, déplacement de soi à soi, perte et altération de soi, c'est le voyage dans le voyage. Voyage intérieur : l'ensemble du livre raconte le périple d'une amitié, entre Ernesto et Alberto, dans le devenir commun d'une subjectivation révolutionnaire. Par le style de voyage d'une part : « nous appartenions à la

vieille aristocratie errante et nous arborions, comme une carte de visite, nos diplômes qui faisaient une énorme impression. Maintenant c'était fini. Nous n'étions plus que deux clochards avec nos sacs à dos »³. Voyager en itinérance, c'est faire l'expérience prolétarienne du dénuement matériel, de la fatigue extrême du corps et de cette incertitude existentielle qui préside à nos vies. Il y a comme l'expression d'une précarité vagabonde et le refus corrélatif de la sédentarité bourgeoise ; Ernesto commente à sa mère dans l'une de ses lettres de Colombie : « ce n'est pas que nous soyons si fauchés que ça, mais pour des *mochileros* de notre espèce, plutôt mourir que de payer le confort bourgeois d'une pension de famille ». L'Amérique Majuscule est le lieu de transit vers une autre vision du monde où l'on respire une odeur de révolution. Le discours d'Ernesto Guevara à Iquitos, au crépuscule de son aventure péruvienne, témoigne de cette puissance sauvage de la révolte qui met l'imagination au pouvoir. Ce sont également deux rencontres signifiantes, celles des ouvriers chiliens et du prophète marxiste de Caracas⁴ qui permettent au jeune Ernesto d'affûter ses intuitions d'homme révolté, « prêt à la bataille, et je prépare mon être comme une enceinte sacrée pour qu'y résonne, avec de nouvelles vibrations et de nouveaux espoirs, le hurlement bestial du prolétariat triomphant ».

Voyagenèse : le voyage et son double

Pourquoi voyager encore ? Pour vivre hors d'un monde dérisoire et appeler à la formation de l'homme nouveau, contemporain et acteur de la transformation du réel⁵. Le voyageur-créateur prolonge le mouvement géographique du voyage en la dynamique subjective d'une double création, celle de cette « communauté d'aspirations et de rêves » qu'il tisse tout au long du périple, celle de l'*hombre nuevo* qu'il fait advenir en lui et hors de lui, lui donnant l'impulsion procréatrice susceptible de produire un monde. Je propose par néologisme, la notion de *voyagenèse* pour conceptualiser la dimension formatrice du voyage : *voyagenèse* nomme cette puissance de co-création qui double comme un calque le voyage parcouru, parce qu'elle y met en symphonie les expériences assimilées, dans l'écriture militante d'une part, du récit de voyage (genèse d'un voyage littéraire), par le cheminement d'autre part d'une subjectivation révoltée (genèse du Che en tant que combattant révolutionnaire), enfin par cet engagement de

³ *Ibid.*, p. 58. Cf. « Notre vie, pendant ces quinze jours, n'a jamais perdu ce côté « clodo » qui fut le sien tout au long du voyage » (page 120).

⁴ *Ibid.*, p. 178. « il laissa tomber, avec son rire d'enfant espiègle qui l'accompagnait toujours et accentuait la disparité de ses quatre incisives antérieures, la phrase suivante : "L'avenir appartient au peuple qui, pas à pas ou d'un seul coup, va conquérir le pouvoir, ici et partout sur la terre." ».

⁵ Cf. « Si le communisme ne devait pas conduire à la création d'un homme nouveau, il n'aurait aucun sens ».

soi qui fait violence au monde en y imprimant sa marque subjective (genèse d'un *altermonde*, celui de l'homme nouveau).

La voyagénèse naît d'imaginaires et de désirs, qui propulsent le sujet et le monde dans un espace de réalisation conjointe. Elle aspire à la rencontre d'une altérité pour dessiner les contours d'une alternative. *Voyage à motocyclette* illustre ainsi cette rencontre d'un moi révolutionnaire qui ouvre précisément à la dimension du possible – c'est-à-dire à la création de soi et de l'autre. Création sous le signe de la rencontre non plus individuelle ou communautaire, comme je l'ai vécue au Guatemala, au Mexique et au Pérou, mais globale, concrète et solidaire, de la condition humaine. Voici pour clore cette conférence, l'expérience chilienne de deux ouvriers communistes qu'Ernesto Guevara relate par ces mots fraternels : « ce couple transi et blotti dans la nuit du désert était la vive représentation du prolétariat de n'importe quelle partie du monde. Ils n'avaient pas la moindre couverture pour s'abriter, et nous leur avons donné l'une des nôtres, nous enveloppant tant bien que mal, Alberto et moi, dans celle qui nous restait. C'est l'une des fois où j'ai le plus souffert du froid, mais aussi où je me suis senti davantage fraterniser avec cette espèce humaine, si étrange pour moi ».

Bibliographie

Berthet, Dominique. (2008). *André Breton, l'éloge de la rencontre, Antilles, Amérique, Océanie*, HC Éditions.

Bouvier, Nicolas. (2001). *L'Usage du monde*, Petite Bibliothèque Payot Voyageurs.

Guevara, Ernesto. (2008). *Journal de Bolivie*, Mille et une nuits.

Guevara, Ernesto. (2003). *Voyage à motocyclette*, Mille et une nuits.

Kerouac, Jack. (1976). *Sur la route*, Folio, Gallimard.

Morin, Edgar. (2015). *Les Sept savoirs nécessaires à l'éducation du futur*. Points Essai.

Nerval, Gérard de. (1998). *Voyage en Orient*, Folio Classique.

Nietzsche, Friedrich. (1972). *Ainsi parlait Zarathoustra*, Les Classiques de poche.

Said, E.W. (2005). *L'orientalisme, l'Orient créé par l'Occident*, Editions du Seuil.